

Piqué au vif

Élizabeth Carle

Number 70, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6664ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Carle, É. (2005). Piqué au vif. *Brèves littéraires*, (70), 78–82.

ÉLIZABETH CARLE

Piqué au vif

J'ai grandi au garde-à-vous sous une ligne à haute tension : entre ma mère et mon père. Ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Enfin je le prétends. Les premiers ébats passés, ils n'ont eu que moi en commun. Ainsi naquis-je rue Hochelaga, neuf mois après une certaine nuit de luxure en Guadeloupe, là où ils se sont rencontrés. J'aime bien parfois penser que j'ai été conçu sur le sable chaud ou même dans la mer. Quoi qu'il en soit, mon tout début est sûrement très beau, peut-être parfumé de fleurs tropicales, à coup sûr joyeux. À chacun son départ. À chacun sa vie, ensuite.

Après ces mois d'authentique douceur intra-utérine, les choses se sont corsées. J'y vais par déductions ; je possède une logique mathématique implacable. Les liens ténus entre les rares sourires, les engueulades quotidiennes à mon propos, les claquements de porte aussitôt qu'on me croyait endormi, tous ces liens je les faisais sans qu'on m'explique, naturellement. Je suis non seulement logique, je suis subtil ; sensible à autrui, humain quoi. De conception terrestre, ni plus ni moins.

J'ai donc fait, comme tout le monde, mon petit bonhomme de chemin. Du stade de petit soldat au pas je suis graduellement passé à celui de chien enragé,

jusqu'à cette fugue mémorable à seize ans, mon unique fugue, mon saut périlleux au cœur du péril.

Aucune fourrière n'a voulu de moi. D'une niche à l'autre j'ai abouti dans un sous-sol minable, rue Logan, où je suis devenu un vrai lézard. Je ne me plains de rien, je suis beaucoup trop lucide pour ça. Parce qu'une fois adulte, on refait des liens : une explication par-ci, deux accusations par-là, et qu'on aime ou pas, qu'on accepte ou non, on continue. Ainsi va la grosse bonne femme de vie.

J'ai tout compris un jour de grand émoi à ma fenêtre. J'ai compris que « tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ». C'est banal comme formule, je sais. Mais je n'en suis pas à une banalité près sur cette terre. J'avais donc une fenêtre, et un jour elle m'a fait une vraie surprise, énorme, incommensurable est sûrement le grand mot qui convient. Et si je n'avais pas eu de chaise, ou si je ne m'étais pas trouvé en position assise sur cette chaise, eh bien, je serais tombé sur le cul, c'est sûr.

Il était là, tout à coup, tout sourire on aurait dit. Après un minimum de douze déménagements, après avoir traîné partout dans la plus grande négligence, après avoir été si souvent méprisé. Je l'avais même une fois jeté à la rue, pour le reprendre ensuite un soir que je rentrais tard et qu'il était toujours là sans bouger sur le caniveau, sans espoir. J'ai eu pitié cette fois-là, je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce qu'au fond, je lui trouvais la couenne dure et que j'avais besoin d'un modèle. Le fond de l'histoire, de chaque histoire au fond, on ne le connaît jamais vraiment.

Il était donc là, sur le bord de ma fenêtre. Il semblait avoir fait une grosse croix au stylo-feutre noir sur son ancienne vie, oublié son dernier enfermement de deux mois dans une boîte, perdu le souvenir du caniveau.

Mon vieux cactus rabougri venait de fleurir ! Une belle fleur rose au bout d'une tige toute neuve qui n'en finissait plus de s'étirer vers le gratte-ciel voisin. J'avais sous les yeux un miraculé. C'est là que je me suis dit que tant qu'il y a de la vie...

J'étais écorché, au point mort de ma vie. Imaginez l'effet du cactus, c'est encore mathématique : directement proportionnel. Fouetté au visage, touché en plein cœur, par la plus émouvante des fleurs...

Ébahi, j'ai lâché ma seringue et je suis allé voir à la fenêtre ce qu'il pointait avec sa fleur, mon prodige. Le ciel, au-dessus du gratte-ciel, j'en voyais un beau coin pas gratté. Inutile d'entrer dans les détails arithmétiques ; la suite est exponentielle. Parabolique.

Depuis, j'ai réalisé des prouesses incroyables. Je me suis rasé, j'ai fleuri. J'ai appris à calculer pour vrai : en faisant mon secondaire cinq d'un bout à l'autre. Je n'ai pas escaladé l'Everest, mais je suis sorti de ce lamentable sous-sol ; méchante ascension.

N'empêche, malgré cette fierté d'edelweiss sur son glacier, j'ai encore honte aujourd'hui — mais à quoi bon se renier ? — honte d'avoir été assis sur ma chaise ce jour-là, face à ma fenêtre, face déconfitée, une overdose à la main.